

adressé la bulle de l'Immaculée Conception transcrite et illustré en chaque langue. Marie a voulu consacrer la parole de Pie IX, la confirmer et la bénir, et, quatre ans après la définition de l'Immaculée Conception, Marie a daigné se manifester au monde, et pour témoigner sa reconnaissance, elle prit le nom glorieux que l'Eglise venait de lui accorder. Elle dit : *Je suis l'Immaculée Conception*.

En proclamant ce titre qui fait sa gloire, elle l'a sanctionné, et enfin, pour en laisser un témoignage durable, permanent, elle a demandé l'érection d'une chapelle, monument commémoratif de sa déclaration et de son intervention merveilleuse.

Après avoir lu ces faits intéressants, il faut aller de l'autre côté de l'église, dans la chapelle de Saint-Bertrand de Comminges. On verra, contre le mur, sur une table de marbre blanc, le dispositif du mandement de Mgr de Tarbes gravé en lettres d'or.

Le prélat déclare "qu'après en avoir conféré avec les dignitaires de son église cathédrale, ayant invoqué le saint nom de Dieu, se fondant sur les règles tracées par Benoît XIV, ayant vu le rapport de la commission, le témoignage écrit des docteurs, il considère que le fait de l'apparition, envisagé dans la jeune fille qui les rapporte et dans les effets considérables qu'il a produits, ne saurait être expliqué que par l'intervention d'une cause surnaturelle," et il conclut en ces termes :

"Nous jugeons que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858, et les jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes ; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire certaine."

Enfin, après avoir soumis sa décision au jugement du Souverain Pontife, l'évêque annonce qu'il autorise dans son diocèse le culte de Notre-Dame de Lourdes, etc.

Il est intéressant de retourner le soir à la grotte : c'est le moment où tous les pèlerins vont réciter le chapelet ou assister aux instructions des missionnaires.

Ceux-ci racontent les dernières guérisons, annoncent les pèlerinages des jours suivants, exhortent les pieux fidèles à la pénitence et à la confiance en la très sainte Vierge. Après quoi, tous s'en retournent à la ville en chantant les louanges de Marie.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Au Bas-Maine, il y a des écrevisses, mais elles sont toutes dans les ruisseaux : les hommes ne savent point marcher à reculons.

Religieux au plus intime de l'âme, ils le sont aussi à l'extérieur. Quand le tonnerre fait résonner les échos de la montagne le Bas-Vestier se jette à genoux, et il est rare que l'éclair fende la nue, sans qu'il se signe dévotement. J'ai vu plus d'une fois la croix du chapelet sortir de la poche de l'homme de peines et le scapulaire se montrer sur ses épaules tendues. Il est peu de familles où la prière ne se fasse pas en commun et il en est beaucoup où un livre de piété est appelé à venir distraire l'esprit des préoccupations matérielles.

La religion, en un mot, est là, comme en Irlande, la bienvenue partout, au chevet du mourant qu'elle rend moins triste, au banquet de la famille qu'elle sanctifie, au milieu du travail qu'elle allège.

Quelquefois même, je le dirai volontiers, ce sentiment si noble s'épanouit, sous l'influence de l'imagination, en certaines idées et pratiques un peu superstitieuses. Mieux vaut cette exagération que l'impénétrabilité. Ainsi, quand l'étoile filante glisse à l'horizon, c'est, pour le Bas-Vestier, le signe indubitable auquel il sait qu'une âme s'est envolée au ciel ; les nuages rouges sang sont un indice de guerres, et, si l'orfraie fait entendre la nuit son cri plaintif et aigu autour du village solitaire, c'est qu'un de ses habitants prendra sous peu la route du cimetière. Les histoires de revenants, d'apparitions, de loup-garous hantent toutes les imaginations, se retrouvent sur toutes les lèvres, et il est bien peu de ces villageois, quand le vent siffle dans l'if séculaire ou quand le feu follet danse sur les hautes herbes du champ des morts, qui se défendent d'un sentiment de respectueuse frayeur. Les pensées graves interrompent alors le cours d'idées plus légères et un *De profundis* bien senti déborde du cœur sur les lèvres et le là monte vers le Dieu qui n'attend que cette prière pour se pencher miséricordieusement vers les âmes du Purgatoire.

Mais cette lumière de foi connaît, elle aussi, son midi et alors ce n'est plus un reflet qui frappe l'âme, c'est un rayon brillant, et sous cette influence, le Bas-Vestier devient, en dépit des latitudes, un véritable chétien du Sud et des plus enthousiastes.

C'est le matin et c'est le printemps. La brume se dissipe en fuyant devant les premiers feux de l'aurore ; l'herbe relève lentement sa tête humectée de rosée ; l'oiseau déjà gazouille un chant à sa famille qui est un

hymne à Dieu. Le paysan quitte joyeusement sa ferme. Il va au pèlerinage de paroisse et, pour lui, ce pèlerinage est sacré : ses aïeux le firent souvent avant lui et ses enfants, il l'espère bien, se prosterneront un jour sur les mêmes dalles qu'eux et lui mouillèrent de leurs larmes.

Au reste, comment ne pas bien prier dans un de ces oratoires champêtres ? La légende, à défaut de l'histoire, les a tous rendus si respectables et si pieux ! Et puis, la nature s'est plu à les entourer de tant de grâce et de beauté !

Sur les bords de la Colmont, là où cette rivière capricieuse comme un lutin et limpide comme le regard d'un enfant, commence à régulariser son cours, un croisé remarque avec épouvante les premières traces de la maladie affreuse qu'on ne nommait alors qu'en tremblant. Pas de doute ; c'est elle. Il lève les yeux vers le ciel et se résigne. Au lieu de porter la contagion au sein de sa famille, il renonce à la revoir jamais et s'enferme dans un vallon : il a l'eau pour laver ses plaies, le rocher pour reposer ses membres, le ciel pour compatir à ses maux. Mais il est riche : il songe à ses frères en souffrance, il ouvre un hôpital, il bâtit une chapelle : car comment souffrir sans son Dieu ? et il laisse, en mourant, ce monument de sa charité. La chapelle, où ce seigneur sans nom sur la terre repose avec ceux qu'il abrita, réduite aux proportions d'un tout petit oratoire, voit encore chaque année bon nombre de pèlerins assez simples pour honorer celui qui donne sans écrire son nom sur la pierre ou sans le publier dans les journaux.

Ailleurs, la tradition est plus dramatique. Un cavalier chevauchait librement par les champs. Tout à coup son cheval s'arrête ; il l'éperonne, il le frappe ; le cheval se cabre, souffle du feu ; il blasphème ! Devant lui, se dresse tout en larmes une statue de Marie. Le cavalier tombe à genoux, s'humilie et bâtit une chapelle destinée à perpétuer le souvenir du miracle et de sa conversion. Bien des blasphémateurs ont depuis laissé là leur mauvaise habitude.

Des sanctuaires entourés ainsi d'une guirlande de souvenirs précieux, il est peu de paroisses qui n'en aient pas. Partout où ils se trouvent, ils sont fréquentés et leurs nombreux *ex-voto* redisent bien haut les prodiges dont la foi et la confiance des pèlerins furent toujours récompensés.

Outre ces lieux bénis, il y a au Bas-Maine nombre de croix vénérées. Partout où le chemin creux du hameau vient tomber dans le grand chemin, partout où deux routes se croisent ou se rencontrent, au dessus des arbres épais qui couvrent la haie et ombragent le champ, le voyageur voit ce signe salutaire. Tantôt elle est de granit, tantôt elle est de bois ; quelle qu'elle soit, elle est belle aux yeux du chrétien et plus encore aux yeux du Bas-Vestier, car c'est à elle souvent que s'attachent les plus purs souvenirs de son enfance. Telles de ces croix furent plantées au milieu d'un concours si nombreux ! avec tant de solennité ! dans des circonstances si remarquables et parfois si poignantes ! Si nous voulions en faire l'histoire, il en est avec lesquelles nous aurions à remonter toute la série des âges, depuis les guerres des Anglais jusqu'à la guerre des Prussiens et sur le piédestal desquelles nous aurions à lire le vandalisme des révolutionnaires. Plus d'une même a été aspergée d'un sang innocent. Mais passons et contentons-nous de dire que le Bas-Vestier ne passe jamais là sans se signer pieusement.

Une autre dévotion du Bas-Maine, c'est celle des processions. Aux jours des Rogations, à la fête de l'Assomption, à la Fête-Dieu et en dix autres fêtes, il n'est pas de village qui ne déploie fièrement sa bannière et pas de véritable Bas-Vestier qui ne la suive avec orgueil. Comme la les protestants sont inconnus et comme aussi les incrédules sont rares, ces processions se font avec une solennité et une piété remarquables. Je n'en parlerais pas, si la Fête-Dieu ne me rappelait chaque année quelques-uns de ces usages touchants qui, pour n'être peut-être point sanctionnés par les rubriques, n'en sont pas moins fondés sur un haut sentiment religieux et catholique.

A la tête de la procession, marche un enfant vêtu de peaux et choisi d'ordinaire parmi les plus jolis. Il tient en laisse un agneau blanc comme la neige. C'est saint Jean-Baptiste, le précurseur. Autrefois, il y a quelques vingt-cinq ou trente ans, il était lui-même précédé de tous les prophètes, et souvent, pendant la cérémonie, l'une des figures de l'Eucharistie était non seulement indiquée, mais fidèlement représentée au pied des reposoirs. Ce dernier vestige des mystères du moyen âge a disparu. Beaucoup s'en félicitent sous un prétexte de dignité ; le paysan le regrette et il est bien certain que pour ces braves populations ce théâtre religieux avait, avec des charmes, des enseignements profonds.

Aujourd'hui encore, la Madeleine et sainte Véronique, représentées par deux jeunes filles, ont dû à leur fidélité de conserver leurs places d'honneur près du Saint-Sacrement. Jésus-Christ les admit à être témoins de sa passion ; l'Eglise les fait participer à son triomphe.

Triomphe, j'ai dit, et c'est le mot. Car dans ces rues pavées, au milieu d'une foule recueillie, lorsque

Notre-Seigneur passe voilé des nuages d'un encens parfumé et porté sous un dais riche et brillant, c'est vraiment comme un Dieu qu'il s'avance et il n'est personne qui n'en soit frappé. Ailleurs peut-être, il aura un cortège plus nombreux ou plus aristocratique ; nulle part, il ne rencontrera des cœurs plus sincères et plus dévoués.

En dehors de ces processions communes aux catholiques, il en est une propre au pays et laquelle ne manque jamais d'attirer grand nombre d'étrangers. C'est la procession faite chaque année à l'honneur d'un saint ermite du quatrième ou cinquième siècle, si mes souvenirs ne me trompent, et appelée de son nom *procession de saint Ernée*.

Tout ce qui passe les dimensions communes, est dit au Bas-Maine avoir sept lieues de tour. Ainsi en est-il de la forêt de Mayenne, ainsi de la paroisse de Brécé. La procession de saint Ernée est de sept lieues. Le fait est qu'elle est longue et que, commencée dès cinq heures du matin, elle ne s'achève pas d'ordinaire avant huit heures du soir. Elle se fait d'ordinaire pour obtenir la pluie et jamais, disent les vieux, le bras du saint n'est sorti de sa chasse et n'a été ainsi porté triomphalement à travers les champs desséchés, sans que Dieu voulût, avant le retour même des fidèles, manifester par une ondée salutaire la puissance de son serviteur.

Beaucoup serait à raconter encore sur les pèlerinages et processions du Bas-Maine ; je ne veux que montrer l'esprit de foi qui vit, aujourd'hui comme par le passé, au fond du cœur des Bas-Vestiers et qui, aujourd'hui comme par le passé, fait leur force et leur consolation. La pensée religieuse qui plane sur la ville et la campagne, le reflet mystique qui se joue sur l'ensemble et les détails de la vie, le sens céleste et emblématique qui s'attache par là au berceau et à la tombe, n'est-ce pas là après tout le seul bonheur de la vie ?

GIULIO.

(A suivre)

Dévouement de l'Eglise — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux J.-Bte de la Salle

(Suite.)

II

VINCENT DE PAUL ET SES ŒUVRES

Saint Vincent de Paul avait hérité d'une parcelle d'amour, d'une étincelle du feu sacré du dévouement de l'Eglise, sa mère. Nous savons ce qu'il a fait, ce qu'il a accompli dans le monde. Quand la lumière céleste descend dans un cœur humain, elle l'inonde ; quand la foi pénètre dans une âme, elle la sanctifie, elle lui donne comme un avant-goût du ciel. Les grâces d'en haut la rendent heureuse. Saint Vincent de Paul en a été un exemple frappant. Esclave : dans les chaînes, il est libre, car il possède son Dieu. Libre : il devient esclave de son amour pour les pauvres, de son dévouement pour les malheureux. Il est le modèle, l'exemple et l'encouragement des chrétiens.

A contempler les travaux accomplis par Vincent de Paul, on est forcé de reconnaître la prédestination chez certaines âmes. Dieu, ne pouvant pas plus aujourd'hui qu'au jour du Thabor se montrer véritablement à l'homme, car celui-ci ne pourrait soutenir l'éclat de sa majesté, alors il se délègue des intendants, il prépare des âmes privilégiées, il embrase des cœurs du feu de son dévouement, il leur distribue ses grâces, et ceux-ci, sous l'empire de cette puissance absolue du bien, perpétuent dans le monde le règne de la justice, de la charité et de l'amour.

Vincent de Paul fut l'une de ces âmes d'élite, un de ces cœurs ardents faits pour aimer, pour souffrir, pour soulager, pour consoler, pour guérir.

Né d'une famille pauvre, il avait connu les souffrances du pauvre, et ce ne fut que par son énergie invincible et son vif amour de l'étude qu'il parvint à se faire ordonner prêtre en 1680. Appelé à Bordeaux, il reçoit d'une dame, qui distinguait déjà en lui l'homme des grandes œuvres, un legs assez considérable et qui nécessita sa présence à Marseille.

L'épreuve allait commencer pour lui : l'épreuve que l'âme faible ne peut soutenir est pourtant à l'homme ce que l'eau est à l'acier ; elle la retrempe, la rend plus solide et lui donne une densité et une telle cohésion que rien ne peut l'attaquer.

Si les grands arbres résistent aux orages, n'est-ce pas parce qu'ils ne sont encore qu'arbustes, ils se sont habitués à soutenir les chocs de la tempête ? Qu'ils ont grandi dans la lutte et que la lutte fortifie ! Ainsi en est-il de nous. Sans luttés, il n'y a pas d'hommes ; sans épreuves, il n'y a pas de caractères ; sans larmes, il n'y a pas de grandes âmes ; sans difficultés, il n'y a pas de victoires. L'humanité n'est-elle pas, après tout, qu'un soldat en armes ? Nous savons si Vincent de Paul a refusé jamais le combat. Par quelle inspiration d'en haut—inspiration qui s'explique quand on connaît le résultat de l'esclavage de notre héros—celui-ci, au lieu de retourner